

Le reflet ontariois d'un problème canadien

Yves Larocque

Number 21, April–May 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/43771ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Larocque, Y. (1982). Le reflet ontariois d'un problème canadien. *Liaison*, (21), 25–28.

• Dialogue entre Marc Charbonneau, Michel Savage et Yves Larocque

Le reflet ontariois d'un problème canadien

Depuis au moins cinq ans, l'Ontario francophone a vu, certes, une croissance importante de l'activité créatrice, mais celle-ci demeure encore inexplorée, cachée, et ce, à l'affût du grand public ontarien et ontariois. Fernan Carrière expliquerait cette manifestation par le fait que nous n'avons pas encore saisi l'ampleur du champ de communication à notre portée. De plus, il ajoute que "les créateurs ontariois ont cette irrésistible inclination à sombrer dans le contexte du régionalisme par le développement de la culture. Cependant, ceux qui réussissent à s'infiltrer dans les grands centres par l'intermédiaire de subventions gouvernementales, en acceptant un salaire inférieur ou en s'expatriant (aller travailler en anglais), ces artistes acquièrent une compétence professionnelle qu'ils n'auraient jamais atteints s'ils étaient demeurés dans leur petit village.(1)

C'est ce que Marc Charbonneau et Michel Savage nous diront tout au long de ce dialogue. Chose intéressante aussi, contrairement à la littérature, à la musique et au théâtre, la peinture non-figurative ontarioise ne se veut pas une dénonciation du contexte anglo-saxon dans lequel vivent ces deux peintres. Ils trahissent et rompent avec l'esprit, l'âme et le cœur des pensées à la "Chevalier de Colomb" ou à la "Dames de Ste-Anne". Ils crieront contre les périls, les pièges et les écueils du régionalisme. Ils feront donc une peinture de l'ordre de l'"Universel" au sens le plus philosophique qui soit. Ces peintres connaissent et connaîtront les mêmes difficultés de croissance que la communauté artistique de l'Ontario, du Québec et du Canada. Ces problèmes d'ordre pictural, plastique et politique ne sont que le reflet ontariois de ces mêmes problèmes que connaît présentement le Canada.

par Yves Larocque

Yves Larocque - Comment, dites-moi, devient-on peintre? Comment vous, l'êtes-vous devenu?

Marc Charbonneau - Je pense que c'est arrivé par hasard. Tout simplement, venant de Timmins et voulant poursuivre mes études en français, je n'avais que le choix de venir étudier à Ottawa, c'est-à-dire que je pouvais aller à Sudbury qui était à côté et que c'était du pareil au même, ou aller à Toronto dans un milieu anglophone. Donc, je suis venu à Ottawa où je me suis inscrit dans un cours de "Communications sociales". Je croyais surtout me lancer dans le domaine des médias. Par la suite, j'ai pris un cours de dessin et de peinture et ça m'a beaucoup plu. C'est depuis ce temps-là que je poursuis cette ligne. Remarque que j'ai beaucoup fait de dessin et de peinture à Timmins...

Y.L. - Donc, ça commencé tôt chez toi. Tu sentais le besoin de tenir le crayon et le pinceau.

M.C. - J pense que c'est quelque chose que j'ai toujours manifesté. La plupart des gens manifestent cet

élan de créativité mais vers l'âge de 15 ans ils arrêtent. Mais moi j'ai toujours continué, je n'ai jamais arrêté et je continue encore.

Y.L. - Et toi Michel?



Tableau de Y. Larocque

Michel Savage - C'est un peu comme Marc. J'ai toujours eu des affinités avec les arts. Surtout avec la littérature. Je me suis inscrit à l'Université d'Ottawa au "Bac" général en ayant l'intention de poursuivre mes études en Lettres françaises. Là, j'ai pris un cours de dessin et découvert le monde des arts et des artistes (ceux du département). Ça m'a un peu intrigué et depuis ce temps je me suis inscrit aux Beaux-Arts à plein temps. J'ai vraiment mordu et je n'ai jamais lâché.

Y.L. - À l'Université d'Ottawa, y a-t-il des peintres (prof.) qui vous ont influencé. Toi, Marc...

M.C. - Premièrement, j'aimerais préciser que je n'ai jamais fait un tableau formel à l'université.

Y.L. - Qu'est-ce que tu veux dire par un tableau "formel"?

M.C. - Je dis formel au niveau physique de la toile. C'est-à-dire faire le cadre, monter la toile et la préparer, y toucher avec un pinceau et avoir justement ce personnage

enseignant derrière moi, quoique je le respectais beaucoup. On parle ici de la trempe d'Edmund Alley, Charles Gagnon et Jacques Hurtubise qui enseignaient la peinture. Mais mes intérêts furent principalement axés en sculpture. Je crois aussi avoir été influencé par le théâtre, les communications. Mes manifestations au département furent rivées à ces expériences immédiates (théâtre) que je vivais assez intensément. Monde du trompe l'oeil, de la scène, du décor...

M.S. - Mais tu ne réponds pas à la question Marc. Qui t'a influencé?

M.C. - Ah...Peter Gnass si tu veux le savoir. Tu le sais aussi bien que moi Michel, c'est Peter Gnass.

M.S. - Oui Peter nous a beaucoup influencés. Peter nous a appris à penser, à réfléchir sur nos actions.

Y.L. - Selon vos paroles, cette influence de la part de ce professeur réside surtout dans son attitude plutôt que le pictural?

M.C. - Allons-y plus profondément que ça. Je dirais que l'influence réside au niveau philosophique de la

je pouvais me fier pour travailler. Que ça soit en sculpture, en dessin, en peinture ou en céramique, au besoin.

M.S. - Je pense, à un moment donné...je crois répondre pour Marc aussi...nous étions préoccupés dès le début par la communication, par l'acte de communiquer par la peinture et aussi par d'autres formes.

Y.L. - Michel, te souviens-tu de ton premier tableau?

M.S. - ...oui je m'en rappelle. C'est un tableau fait sur masonite. Je travaillais avec un genre de clair-obscur... Je crois que c'est depuis ce temps-là...oui, c'est ça. Quand on se met à faire de la peinture, il y a les difficultés techniques, les influences; on aime certains peintres.

Y.L. - Toi, Marc, ton premier tableau, tu t'en souviens? Tiens, tu souris. Pourquoi souris-tu?

M.C. - Moi, j'ai toujours l'impression de commencer mon premier tableau. Quand tu avais posé la question à Michel, je me disais, "quel est mon premier tableau?...par où commencer?...où fixer ce point de départ...

depuis ton départ pour Ottawa?

M.C. - Je n'ai jamais réfléchi à cet aspect mais j'avoue que j'ai beaucoup évolué sur le plan personnel ce qui certes se reflète dans ma pratique picturale. Au début, je patageais dans le mystère de la notion de peinture et je ne connaissais pas ce rôle de l'artiste et la fonction de l'art. Mais peu à peu, avec le temps tout commençait à s'éclairer...

Y.L. - Quelles furent les réactions dans ton milieu?

M.C. - Je crois qu'il serait mieux de parler de questions au lieu de réactions. Mes parents sont demeurés bouleversés lorsque je leur ai dit que je ne cherchais pas nécessairement à enseigner mais plutôt à faire de la peinture. Il n'y a pas eu de désaccord, mais ils ne comprenaient pas cet aspect de faire de la peinture pour de la peinture. Où réside l'aspect financier ou sécuritaire? Quand je retourne chez moi, j'ai toujours l'impression, ou l'intention de distribuer mon curriculum-vitae à toutes les personnes que je connais.

Y.L. - Michel, toi qui vient d'un milieu rural agricole de l'Est-Ontario, qu'est-il arrivé à cette notion de l'art?

M.S. - Elle a évolué un peu moins que celle de Marc dû au fait que je vivais entre deux grands centres, Ottawa et Montréal. Mais évidemment, elle a changé...Disons que chez moi, il y a eu toujours un dénominateur commun, la curiosité. J'ai toujours été curieux sinon intrigué. Mes parents m'ont toujours laissé libre. J'explique ceci parce qu'ils sont des gens de la terre donc très sensibles. Mon père est peintre de métier aussi. Il peinture des bâtiments. Peut-être d'une façon inconsciente, j'ai absorbé toutes ces images là: les pinceaux, les couleurs, la peinture, même l'odeur de celle-ci. Ça me fait revenir à l'anecdote de mon père lorsqu'une personne l'interroge à mon sujet; les gens demandent à mon père,

"Qu'est-ce qu'il fait ton fils dans la vie?"

"Il est peintre", répond mon père.

"Y peinture des murs pi des maisons?" redemande la personne.

"Bien non, il n'est pas assez bon pour ça" réplique mon père.

Y.L. - Si nous parlions un peu de la peinture dans le contexte sociopolitique dans lequel nous vivons. Vous qui êtes Ontariois...voulez-vous poursuivre la discussion avec ce terme ou celui de Franco-Ontarien, qu'est-ce que vous préférez?



Tableaux de M. Savage

perception et de la pratique de l'art.

M.S. - Marc a raison, certainement pas au niveau pictural ou plastique. Il ne fallait pas penser que nous étions là en fonction de peindre pour décorer. Je crois que Peter nous a vraiment fait développer une façon de penser, une méthode quoi...

Y.L. - Votre lieu d'apprentissage, qu'est-ce qu'il a été pour vous?

M.C. - Ce que l'université m'a donné, c'est peut-être une base sur laquelle

est-il reculé ou rapproché?..." Si je parle du moment où j'étais à l'université je fixerais mon premier tableau à 1975..76; ce fut seulement de la toile crue sur laquelle j'ai mis un référent, un découpage. Un mot anagramme. De là suivent les peintures et les pensements.

Y.L. - Marc, toi qui vient de Timmins, petite ville minière située au fin fond du Nord-Ontario, cette notion de l'art, a-t-elle changé ou peut-être évolué

M.C. - Au point de départ, si nous pouvions éviter les deux, si c'est possible. Tous deux impliquent, il me semble, une idéologie, une affinité ou une association. Lorsque je pense aux Franco-Ontariens je pense aux "Dames de Ste-Anne", aux "Chevaliers de Colomb" ou à "L'Institut canadien-français". Je n'ai rien contre ces personnes là car elles travaillent honnêtement. Par ailleurs, une nouvelle élite qui se dit ontarioise, je ne sais si, personnellement, je me suis embarqué dans ce groupe. D'accord je suis francophone ou d'expression française.

Y.L. - Dans une province anglophone.

M.C. - Pour poursuivre, j'ai beaucoup travaillé pour la cause française en Ontario par l'intermédiaire de "La lanterne". J'ai participé à beaucoup d'activités francophones. J'ai été à des congrès de l'A.C.F.O. à Toronto où tout le monde laissait les ateliers pour assister à la messe de sept heures. Seulement pour te dire que je l'ai vécu et, à un moment donné, je me retire sur moi afin de travailler avec moi-même en tant que francophone en Ontario.

M.S. - Rapportons ceci à une autre dimension Marc, si tu le veux. Comment expliquons-nous que nous tous Charbonneau, Abdel Ahad, Lachapelle, Larocque sentions cette affinité là de se rejoindre, nous, tous, Franco-Ontariens. C'est un regroupement. Mais ce que nous avons à dire est d'un autre ordre. La fonction de notre participation est certes différente des autres peintres qui sont anglophones. Je crois qu'il ne faut pas confondre les concombres avec les tomates. De même il n'est absolument pas question de faire du racisme.

Y.L. - Mais combien de peintres francophones ontariens peut-on compter aujourd'hui?

M.S. - I would say approximately...10.

Y.L. - Et où se situe le noyau central de la peinture francophone en Ontario?

M.C. - À Ottawa, ici. Je crois qu'on ne peut l'éviter. Les gens ont été attirés par ce milieu. C'est comme les gens du théâtre se rencontrent ici. Mais comme Michel l'a mentionné, il ne faut pas tomber dans le piège du régionalisme.

Y.L. - Je lis cette citation, "On a juste à regarder les miettes d'espace que le pouvoir et la loi ontarienne, dans leur grande charité, nous ont "accordé". C'est juste si on peut sortir un gros

orteil français dehors sans risquer de se le faire écraser. (2)... Comme peintre francophone en Ontario, dans le contexte anglo-saxon dans lequel nos parents et amis se sont battus pour nos droits culturels et linguistiques, peut-on parler de rivalités entre la peinture anglophone et la peinture francophone ou peinture du sud et peinture du nord?

M.S. - Peut-être que je me sens différent d'être peintre à Ottawa que de l'être à Toronto ou à Montréal.

Y.L. - Pourquoi?

M.S. - Que ça soit par un geste, une couleur, une parole, l'artiste exprime quand même une certaine conscience sociale qui est puisée à même notre environnement immédiat; du fait que je ne viens pas de Toronto je pense qu'il me serait impossible de parler de rivalité.

M.C. - Pour appuyer Michel, n'empêche que deux Franco-Ontariens, deux Ontariens et un gars de la Saskatchewan ont pu monter un maudit bon "show".

M.S. - Qu'est-ce qui peut expliquer ça!

Y.L. - Selon vous, la peinture francophone de l'Ontario vaut bien la peinture de Toronto?

M.S. - Je crois que nous sommes confrontés à la même solitude, à la même réalité, à la même existence. Ce que nous avons à dire est d'ordre de l'"Universel". Je crois que les peintres recherchent cette même présence. C'est assez difficile à expliquer. Je crois qu'il faut éviter ce genre de "Socialisme régional". Moi, j'aspire davantage à quelque chose de plus "Universel". D'accord, il faut que je me fasse à cette réalité immédiate ici, à Ottawa, surtout dans un contexte francophone. Mais les problèmes que j'ai à envisager sont les mêmes que ceux du peintre à Toronto ou à Montréal.

Y.L. - La peinture francophone de l'Ontario est jeune. Quelle âge a-t-elle?

M.S. - Elle est même au niveau embryonnaire. Je crois que la peinture peut être un enfant à ses premiers balbutiements. Je pense que c'est mieux. Et ce, je crois au niveau d'une conscience sociale. Là, parlons-en du fait d'être franco-ontariens.

M.C. - On crie présentement et aujourd'hui on s'aperçoit que nos cris commencent à avoir des effets.

Y.L. - De vrais cris "munchiens".

M.S. - Et ses échos.

Y.L. - Peut-on oser parler de "mouvements"?

M.S. - Pourquoi pas! "Le Mouvement de la peinture française en Ontario".

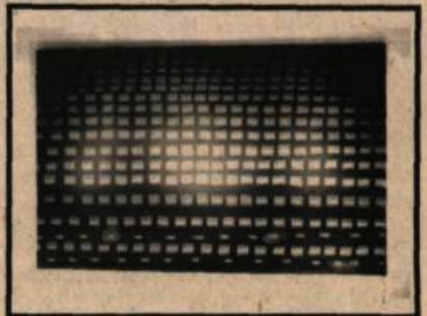


Tableau de M. Charbonneau

Ce mouvement est à son étape embryonnaire non seulement au niveau de la peinture mais aussi du théâtre et de la littérature. Je crois que nous assisterons à de grandes choses. Il y a tellement de choses à développer ici, pourquoi aller ailleurs. Plusieurs disent que c'est "plate" à Ottawa. C'est à nous de développer cet environnement. Je crois que Marc et moi-même ainsi que Pierre Pelletier sommes les premiers colons à labourer cette terre de couleurs. Cependant il faut faire attention de ne pas sombrer dans le régionalisme.

Y.L. - Retournons à la période du Refus Global au Québec, cette période de la négation du pouvoir établi. Est-ce que nous, peintres francophones, revivons un peu cette période?

M.S. - C'est une question assez difficile à répondre vu que nous sommes une minorité alors que le Québec était de majorité. Il est vrai que nous sommes encore assujettis aux pouvoirs anglo-saxons actuels. Il est à noter aussi que nous sommes assujettis également à l'"idéologie", aux "Dames de Ste-Anne" et aux "Chevaliers de Colomb" ou au "Club Richelieu" comme Marc disait. Mais on ne veut pas cela, on se retire de cela. Et c'est ce que l'on manifeste présentement. Nous les peintres nous ne voulons pas être associés à des groupes religieux ou de troisième âge.

Y.L. - Je cite Jean-Marc Dalpé:
*"Je n'ai pas de secret
 je ne suis ni magicien, ni sorcier
 je ne suis qu'un ouvrier
 du dire*

*Mes yeux sont pareils
 aux vôtres*

Mes mains aussi"(3)

...Ma question la voici; croyez-vous que la peinture francophone est aussi bonne que la peinture de nos voisins anglophones?

M.C. - Pourquoi pas! Pourquoi nos paroles seraient-elles moins bonnes que les leurs?

Y.L. - Est-elle aussi bonne que celle de notre voisin, le Québécois?

M.C. - Là, le milieu est encore plus difficile.

M.S. - Je n'ai peut-être pas nécessairement raison, mais je peux parler un peu par expérience. Je crois qu'au Québec, il y aurait une rivalité entre la pensée québécoise et franco-ontarienne. C'est étrange.

M.C. - Je crois que le milieu est saturé, non seulement au niveau des artistes mais aussi celui des artisans. J'oserais même dire que c'est une culture qui est en train de s'auto-détruire par son rapprochement à la culture et au patrimoine. Du nombre-lisme quoi!

M.S. - Si je me limitais seulement au sort que l'histoire réserve au Franco-Ontariens, je crois que je ne pourrais aider personne. Je crois que c'est dans cette conscience universelle dans laquelle vit Michel Savage, petit trou-de-cul de Limoges.

Y.L. - Votre peinture est-elle une dénonciation du contexte dans lequel vous vivez présentement?

M.C. - J'interviens. Je dirais non. J'en veux pas à personne. Je veux simplement être honnête.

M.S. - Je n'aime pas être esclave d'une définition (franco-ontarien). D'accord, je fais de la peinture non-figurative et je suis un francophone d'Ontario et d'un contexte rural. J'aurais pu faire des images de barges de foin, mais plutôt je fais de la sculpture avec ces dernières.

M.C. - Je te dirais oui, maintenant, par les objets dont je me sers. J'ai toujours été préoccupé par le miroir, l'antithèse, les charnières, les mots à l'envers. Cette préoccupation, est-elle consciente? Je ne le sais pas. Même les "band-aids" avec lesquels on camoufle, on cache une morsure, une blessure, une plaie. Ces objets reflètent-ils disons...un acte de négation? Je ne peux pas sincèrement dire si j'utilise ces objets dû au fait que je suis Franco-Ontarien.

Y.L. - Donc, contrairement à la littérature, à la musique et au théâtre franco-ontariens, vous ne prônez pas l'"illusoire" de la francophonie en Ontario et le contexte socio-politique

assimilant et agglomérant?

M.C. - Il faut préciser qu'au niveau de la langue, c'est très précis. En peinture il est toujours possible d'intégrer des anglophones ou des francophones à une exposition, alors qu'en littérature c'est impossible. La peinture évoque une langue universelle qui n'est ni de l'anglais ni du français.

"Ce «mouvement» est à son étape embryonnaire non seulement au niveau de la peinture mais aussi du théâtre et de la littérature. Je crois que nous assisterons à de grandes choses."

Y.L. - Vivons-nous une grande aventure?

M.C. - Nous sommes toujours curieux. Nous cherchons à vivre intensément. Que ce soit dans nos ateliers, seul devant notre grand écran, ou soit avec d'autres dans le brouhaha de notre vie contemporaine.

M.S. - Ceci me fait penser à la citation de François Charron, écrivain québécois, "...seule une pensée religieuse peut nier les lois de l'inconscient, la matérialité du langage, la primauté de la matière sur la pensée." Ça revient un peu au film "Being There".

M.C. - "J'y suis".

M.S. - Voilà. "J'y suis et j'y reste".

Y.L. - "Être ou ne pas être".

M.S. - Voilà. Justement.

M.C. - "Entre l'être et l'avoir", comme tu disais Michel.

M.S. - Jouons un peu plus loin, "Entre le gris et le noir il y a la matière grise."

Y.L. - Discutons brièvement de vos oeuvres. Michel, pourquoi ce gris, ce noir, ces blancs?

M.S. - Entre le noir et le blanc, je revois cette problématique de l'existence humaine. Ce monde d'opposition complémentaires dans lequel nous vivons aujourd'hui; noir-blanc, envers-endroit, non-oui, clair-obscur, etc...

Y.L. - Marc, tes derniers tableaux exposés au Harbourfront à Toronto m'ont vraiment frappé. Pourquoi ces couleurs vives et ces "band-aids"?

M.C. - Parlons de mon montage le plus récent car je fonctionne toujours par coup et par montage. Ces tableaux à Toronto sont assez étranges à décrire. Il est vrai que je travaillais toujours à proximité de la toile en collant les band-aids. Cette toile est quasiment une peau, une substance poreuse, un tissu...

M.S. - ...humain...

M.C. - ...sur lequel on s'accroche. Un tissu battu que j'ai rapiécé. J'aime utiliser les couleurs dans leurs tons les plus purs. J'aime l'opposition du bleu et du rouge. Je crois que ça fait très nordique. Il est vrai que nous sommes latins mais il ne faut pas oublier certains de nos mythes nordiques. Ce bleu froid de l'Artique, le bleu de nos lacs, etc...Est-ce que ça relève du fait que nous sommes du Nord-Ontario? Je ne le sais pas.

Y.L. - Michel, pour conclure, tes buts, tes intentions, sont-ils ambigus, réalisés ou non?

M.S. - Réaliser est un grand mot. On ne se réalise jamais. On est toujours en "perpétuel devenir". J'espère toujours garder cette lucidité, cette conscience avec laquelle je vis. Mes buts? Partager cette conscience avec le plus de gens possible.

Y.L. - Toi, Marc, tes buts, tes intentions?

M.S. - Mon char, Ma blonde.

(rires)

M.C. - Mes buts, mes intentions sont à réaliser encore. Est-ce que c'est dans un avenir rapproché, je ne le sais pas. Mais il ne faut pas avoir peur des longues échéances. Je ne souhaite qu'une chose; c'est que nos aventures ne vous laissent pas indifférents.

M.S. - Voilà

(long silence)

Y.L. - Merci.

1 Carrière, Fernan. *Éléments de stratégie, s'organiser ou se faire organiser*, LIAISON, vol. 3, no. 12, octobre 1980, p. 8-10

2. Truax, Denise, *"Rêver en couleur"* (Éditorial), *ibid*, p. 45

3. Dalpé, Jean-Marc, *"Les murs de nos villages"*, Coll. Perce-Neige, Prise de Parole, Sudbury, 1980, p. 19.